Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 54 (1925)

Heft: 6

Rubrik: Variété

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

VARIÉTÉ

Impressions de voyage

(Suite.)

En route pour le glacier. — L'ascension du *Kaltwasserglætsch* n'est pas pénible ni dangereuse. Elle fait partie du programme de la journée ; c'est pourquoi nous quittons l'hospice vers une heure. Sur les indications d'un Père, qui sert quelquefois de guide, nous suivons toujours le même sentier jusqu'à la moraine. C'est le sentier de surveillance du *bisse* qui alimente l'hospice.

Il est difficile d'imaginer un tableau plus pittoresque et plus charmant que le bisse, ruisseau artificiel qui murmure entre ses deux margelles de gazon fleuri, une eau fraîche et limpide, sur le fin velours des pâturages. L'eau est captée au pied du glacier, fait mille contours, dans des endroits souvent dangereux, le long des rochers, dans des coulisses en bois, puis arrive au pâturage qu'elle irrigue ou au chalet pour servir d'eau potable.

Après avoir contourné les immenses parois du *Breithorn*, le long de quelques précipices, nous voici sur le versant du glacier, en plein dans la moraine. C'est un entassement, un dédale, de graviers, de cailloux polis, de blocs énormes.

Nous arrivons à une place où le sentier n'est plus marqué, mais le glacier est là près de nous. Nous sautons d'un caillou à l'autre, entre lesquels courent partout des filets d'eau. Il faut avoir bon pied, bon œil et surtout une solide canne.

Nous y voici enfin !

Pour nous, gens de la plaine, voir un glacier de près, le parcourir est une curiosité sans pareille, c'est sublime et solennel. Le soleil brillait de tout son éclat sur la nappe rigide et froide ; une lumière vive nous éblouissait. Plus de vie, c'est le silence de la mort, le repos éternel. Tout naturellement, notre âme se porte vers Dieu, une prière monte jusqu'à Lui.

Debout sur le champ de glace, qui s'étend à perte de vue, nous entonnons l'hymne à la patrie. L'écho répétait nos voix et nous écoutions... Nous reprenions d'autres chants, de ceux que nous faisions souvent solfier à nos élèves, là-bas, très loin dans la plaine ; on les trouvait monotones alors ! mais ici, les larmes tombent des paupières.

Il se fait tard, un brouillard épais semble monter vers le glacier. Nous nous hâtons de dévaler la moraine, il n'y a pas de temps à perdre, il faut rejoindre le sentier du bisse.

Une fois hors de danger (il était temps, car le glacier est maintenant complètement couvert), nous nous demandons réciproquement nos sentiments. Unanimement : « Nous nous souviendrons. »

Nous voici de nouveau au bord du petit ruisseau, parmi les fleurs. La fatigue nous suggère d'y baigner nos pieds endoloris, la douce fraîcheur nous rend les forces. Nous plongeons aussi les bras et le visage dans l'eau bienfaisante et salutaire.

Pendant la descente, le soleil couchant enflammait de ses derniers reflets les hauts sommets du *Fletschhorn*. Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel se succédaient sur les pointes glacées ; elles s'éteignaient petit à petit, tandis que la base se couvrait d'ombres.

Nous rentrons avec la nuit à l'hospice, où nous savourons un délicieux souper. Nous nous empressons de rejoindre nos bons lits, dans nos chambres très propres et très confortables.

Vers l'Italie. — L'air vif de la montagne repose l'esprit, le corps aussi se sent rajeuni. Après une nuit de sommeil, toute fatigue a disparu.

Levés à six heures réglementaires (la grande porte n'est pas ouverte avant), nous accomplissons nos devoirs à la chapelle ; vite un déjeuner substantiel, nos remerciements chaleureux aux bons Pères et en route vers l'Italie.

Mais ici, c'est encore le Valais, pays de l'imprévu, des nouveautés et des contrastes. Jusqu'à *Iselle*, 25 km. de descente, c'est une belle perspective de marche, la continuation des douces émotions de la veille.

Il faut dire comme la chanson : « Gais et contents, nous allions triomphants, le cœur à l'aise. » C'était en effet bien le cas.

Nous faisons ample moisson de rhododendrons ; il n'y avait qu'à choisir au bord de la route. Les gens du pays n'y prennent pas garde ; ici, on considère la rose des Alpes comme nuisible, car il en est des étendues de plusieurs hectares ; ces buissons se ramifient comme la ronce et empêchent toute végétation herbacée.

Nous avons constamment devant nous, à droite, les pointes du *Fletschhorn* qui se multiplient à l'infini ; quelques-unes s'élèvent à plus de 4,000 m. A gauche, ce sont les derniers contreforts du *Monte-Leone;* c'est là-dessous que passe le tunnel du Simplon. Au fond du vallon étroit et encaissé, un torrent impétueux descend rejoindre la *Diveria* ou *Doria*.

Nous remarquons des troupeaux de moutons disséminés un peu partout qui broutent l'herbe tendre sous les mélèzes et les pins arolles. On aperçoit rarement des bergers, où se tiennent-ils ?

On débouche dans la vallée de *Rossboden*. Ici le torrent semble arrêté par un amoncellement de pierres dû au terrible éboulement du glacier de Rossboden en 1901. Il n'est resté du hameau que quelques cabanes, misérables huttes noires, un trou au toit pour cheminée. Détail typique : un « gosse » jouait de la flûte, assis sur un tas de fumier !...

Nous arrivons au village de Simplon (1,479 m.). L'auto postal nous dépasse au contour de la route. Nos regards sont attirés par une niche dans la roche, c'est la Sainte Famille. Nous y lisons cette inscription en langue du pays : « Le passant qui prie trois *Pater* et trois *Ave* gagne une indulgence et est préservé de tout malheur pendant son voyage. » Braves gens ! vous êtes pourtant exposés à tous les dangers, éboulements, inondations, et vous vivez heureux dans une contrée ingrate. Orgueilleux qui passez, courbez le front !

Simplon est le seul village un peu important de la vallée. Son aspect est à la fois étrange et intéressant, d'un genre particulier, entre deux peuples de races, de langues et de mœurs différentes. Les maisons sont toutes en pierres couleur de rouille, c'est du granit que colore le fer oxydé. Les toits presque horizontaux sont couverts avec des plates-formes moitié ardoise très irrégulièrement taillées.

On y trouve déjà un peu d'aisance. La population s'adonne entièrement à l'élevage du bétail, du mulet et à l'exploitation des bois. Les prairies et les pâturages très riches sont couverts en ce moment d'un foin abondant. On y parle indifféremment l'allemand ou l'italien.

Grâce à un raccourci, nous arrivons bientôt à *Algaby* où commence le val *Divedro* arrosé par la *Diveria*. Plusieurs torrents encaissés dans des couloirs viennent se réunir à Algaby. C'est à ce hameau que commence le fameux col de

Gondo. Sur la façade d'entrée de l'auberge, où nous prenons un rafraîchissement, on lit en anglais sur une plaque de marbre : « Ici Napoléon Premier a bu en 1806 une tasse de lait pour 5 fr. »

Au rappel de ce souvenir, notre imagination travaille. Nous nous représentons la marche de la grande armée vers l'Italie pour aller courir après la gloire, à travers ce pays étrange, au milieu d'une nature sauvage qui déploie ici des scènes affreuses et sublimes.

A la sortie de la grande galerie d'Algaby, longue de 23 mètres, commencent les gorges de Gondo, les plus belles de la Suisse. En sortant du tunnel, à gauche, une cascade pittoresque tombe à pic à côté de nous, un arc-en-ciel nous lance sa poussière diamantée au passage.

La Diveria fait fureur pour s'échapper des gorges qui l'enserrent. L'œil ose à peine contempler le fond de l'abîme ; on est écrasé par cette force liquide qui se heurte irritée au rocher qui l'opprime.

Des deux côtés de la route s'élèvent maintenant d'immenses parois de rocher d'une hauteur vertigineuse. Dans un angle du couloir gît le neuvième et dernier refuge. Il ne forme plus qu'un tas de pierres, des ruines ; la toiture est écrasée par les éboulements et les murs qui restent en partie sont comme percés par des boulets. Terrible déchéance !

Nous ne sommes pas loin, si nous en croyons la carte (nous en avions plusieurs avec nous), de l'emplacement des fouilles qu'on avait faites autrefois pour rechercher de l'or. On aurait trouvé quelques filons, mais insuffisants. La terre cache ses trésors. Les moyens auraient-ils manqué pour continuer l'exploitation ? ou bien « le jeu n'en valait-il pas la chandelle » ?

Sur la rive droite, les nouvelles fortifications de Gondo suivent le torrent, à une certaine hauteur. Le voyageur qui n'est pas renseigné n'aperçoit rien. La Suisse est bien gardée de ce côté-là.

A 48 km. de Brigue, voici Gondo-Village.

Quelques vieilles maisons groupées près d'une tour carrée construite (1650) par la famille *Stockalper*, une auberge, un hôtel d'un étage, c'est tout. Les douaniers suisses nous laissent passer, car Gondo est le dernier village à la frontière ; mais voici qu'à un kilomètre plus bas, près d'une colonne de granit qui marque la limite des deux pays, un soldat italien sort de sa cabine, une corde barrait la route : *Passaporti ?*

Heureusement, nous sommes en règle, sinon pas de quartier, il aurait fallu rebrousser chemin.

Le défenseur de Sa Majesté le Roi nous accompagne jusqu'au poste. Nous étions un peu inquiets ; était-ce une formalité ou bien avions-nous l'apparence de brigands signalés ? Un sergent très poli, mais très fier de ses hautes fonctions, nous remet l'autorisation de passer. Salut militaire et *Gratia, Signori !...* Nous ne manquons pas de lui rendre la même politesse.

Le soleil règne en maître dans ce pays. Il rayonne partout, du ciel azuré, de la chaussée poussiéreuse, des rochers. On commence à tirer les jambes, les cors aux pieds trouvent le surmenage excessif, mais Iselle n'est pas loin. Encore quarante minutes à se déraidir les jarrets ! Quelques joyeuses saillies, un refrain entraînant font fuir la défaillance d'un instant : l'on continue.

Les fortifications italiennes, tout au bord de la route, sous l'œil des passants, nous montrent des bouches à feu ; mais nous avons conscience d'être en droit de passer. Et nous passons sur un pont-levis, sous lequel coule une eau profonde et verdâtre qui va rejoindre la Diveria. En tout cas, je ne conseille à personne de circuler par là de nuit.

Voici *Isella* la belle, comme prétendent les petites Iselloises, à l'entrée de la vallée lumineuse d'Ossola. Le panorama change, c'est un autre monde. La végétation est luxuriante. Partout l'on vend des raisins, des oranges, des figues ; c'est le Midi. Les maisons assez coquettes n'ont que le rez-de-chaussée et un étage, et pourtant elles portent l'enseigne ronflante d'Hôtels de premier ordre, de Grands Magasins de nouveautés, etc.

Nos guêtres, nos gros souliers ferrés, nos sacs de voyage, la poussière sur nos habits disent que nous sommes des étrangers et que nous venons de loin. On nous regarde du seuil de la porte ; les Italiens sont malins et pour cause.

Voici de jolis sourires, entrons ici.
Nous nous y restaurerons à peu de frais...

La gare n'est pas loin. Il faut rentrer dans notre paisible plaine broyarde où le devoir nous appelle...

Domdidier. H. Vorlet.

RÉDACTION AU COURS SUPÉRIEUR

La prairie et le champ

Les prairies forment une des richesses de notre pays. Elles fournissent au paysan le fourrage nécessaire à l'alimentation du bétail ; elles assurent ainsi la production du lait, la fabrication du beurre et celle du fromage. Leur verdure et les fleurs dont elles sont émaillées donnent leur charme à nos campagnes. Nous y rencontrons les dents-de-lion, les salsifis, les renoncules, les cardamines ; mais le foin est formé surtout de graminées diverses qui portent le nom de fenasses.

On distingue deux sortes de prairies : les prairies naturelles, qui s'ensemencent d'elles-mêmes, les prairies artificielles, dont le gazon est dû à des graines fourragères choisies et semées par la main de l'homme : trèfle, esparcette, luzerne.

Le cultivateur diligent soigne ses prairies autant que son verger et son jardin. Dès le premier printemps, il recueille et enlève le bois mort et les pierres, disperse la terre des taupinières, taille les haies vives, répare les haies mortes, cure les fossés d'écoulement, arrache les mousses au moyen de la herse, irrigue, si le terrain est trop sec, draine, s'il est trop humide. Puis il attend du soleil, de la pluie et, de la Providence, l'herbe nouvelle qui, séchée en temps voulu, garnira sa grange dépouillée.

Le champ est une étendue de terrain préparé au moyen de la charrue, de la bêche et de la herse. Le laboureur y cultive les plantes nécessaires à sa nourriture et à celle des animaux domestiques. Ce sont d'abord des céréales : orge, avoine, seigle, blé, dont on fait le pain. Ce sont des pommes de terre, des betteraves, des navets, des carottes, des pois, des choux. On rencontre, dans la Broye surtout, le colza, cultivé pour sa graine dont on tire de l'huile. Le lin et le chanvre, autrefois très répandus, sont de plus en plus délaissés ; le paysan ne fait plus sa toile ; il l'achète au magasin.

Les travaux des champs sont pénibles, mais sains. Dès le premier printemps, le laboureur fume son champ, le retourne à la charrue, en brise les mottes avec la bêche. Alors seulement il peut semer le blé, qu'il recouvre au moyen de la herse et tasse avec le rouleau. Puis il laisse Dieu l'échauffer de son soleil, y